

Chapitre I

*I*l est vingt et une heures. Mon magasin

est fermé depuis une heure, j'ai baissé le rideau de fer, les lumières sont allumées. Je n'ai pas faim, la nouvelle que je viens d'apprendre m'a bouleversé. Pour alléger ma peine ou exprimer mon ressentiment, je me sens porté ce soir par une envie d'écrire. Je dois coucher sur le papier ce que ces dernières années m'ont apporté, il le faut pour la paix de mon esprit.

C'est le jour de mes trente ans que tout a commencé en fait. Ça date. C'était en mille neuf cent quatre-vingt-dix. Je faisais encore des petits boulots pour vivre, mais j'étais toujours chez mes parents, pour éviter les dépenses trop onéreuses. Eux, ils étaient ravis que je reste à leurs côtés bien qu'ils eussent préféré me voir entouré d'une femme et d'enfants aimants.

Le fait que je passais une partie seulement de mon existence à travailler me laissait bien des moments pour lire et apprendre, car mon esprit s'est toujours nourri des bienfaits des textes. Je dévorais les livres et mangeais peu à l'époque. Ma passion se portait sur tout ou presque, mais j'avais un penchant

particulier pour l'Asie, à cause du mystère dont je me plaisais à l'entourer. Les parfums, les femmes agréablement bridées, qui paraissaient si fragiles pour moi formaient dans mon imagination le rêve d'un pays idéal, comme une utopie de Thomas More, un monde parfait.

Ce monde me semblait si parfait que je ne parlais que de lui, au point que mes parents m'ont fait cadeau de ce voyage pour Katmandou qui changera définitivement le cours de ma vie.

Ils avaient dû épargner pendant de longues années pour me l'offrir, ce passe vers le monde idéal. Mes parents n'étaient pas fortunés, mon père était un ancien chaudronnier et ma mère s'était cassé le dos toute sa vie à entretenir la maison des autres. Au moment de fêter mes trente années sur cette terre, ils étaient tous les deux retraités et contents d'avoir épargné suffisamment pour m'offrir le voyage aller-retour, accompagné d'un petit pécule, qui me permettra de vivre sur place les dix jours que devait durer mon périple. Je ne les remercierai jamais assez, car c'est grâce à eux que ma vie en fut transformée.

La leur aussi d'ailleurs, ils ne me revirent jamais...



Je m'appelle Martin Coquelet. Mon existence était très banale jusqu'à ce jour d'anniversaire qui avait eu lieu un jeudi, je m'en souviens comme si c'était hier. Un mois plus tard, à deux jours près, un samedi matin après avoir obtenu tous les papiers nécessaires à la bonne marche de ce voyage, je prenais un avion pour Katmandou. J'allais en direction de l'aventure qui aurait dû me faire revenir dix jours après.

Je suis arrivé le soir dans la capitale du Népal après avoir subi un vol de près de vingt-huit heures. J'avais une place en deuxième classe pas bien confortable, certes, mais qui était annonciatrice de tellement de promesses que je la pris avec plaisir. Je n'ai pu ni dormir ni manger pendant tout le trajet tant mon impatience de me poser était grande. J'avais emporté tous les livres que j'avais pu récolter sur le Népal, afin que dès mon arrivée je ne me trouve pas en pays inconnu.

Je me rappelle mon étonnement en lisant qu'il a à peu près moitié moins d'habitants que la France sur un territoire quatre fois et demie plus petit environ.

Des noms magiques pour moi me sont revenus pendant le voyage « Annapurna, Katmandou, Hindouisme, Bouddhisme...

Frontalier avec l'Inde et le Tibet, je me demandais si j'aurais le temps de voir ces régions qui ont peuplé mes désirs d'enfants.

Je rêvais éveillé.

C'est important, je crois, de visiter un pays que l'on connaît pour l'avoir étudié avant son départ. Je pense qu'on peut profiter davantage de tout ce qu'il y a à voir.

Bref, il faisait doux ce jour-là, nous étions en novembre et le ciel était d'un bleu extraordinaire bien que la nuit avait commencé à mettre son voile sur la ville. Je suis resté là sur le tarmac pendant près de dix minutes sans bouger, ma valise à la main et le sourire sur les lèvres. J'avais peur d'oublier le jour de mon arrivée. Alors je regardais autour de moi, je photographiais dans mon esprit ce paysage nouveau que je ne voulais pas ignorer.

Courbant à plusieurs reprises, l'échine devant moi, un homme me parlait, mais je ne comprenais guère. Je vis que je gêrais planté au pied de mon avion, sans bouger. Je souris à l'inconnu, me baissa plusieurs fois pour le saluer à mon tour et mes pieds se décidèrent enfin à m'emmener plus loin.

Avant de profiter pleinement de mon cadeau d'anniversaire, je dus d'abord présenter mes papiers qui étaient tous en règle.

Katmandou... quand je suis arrivé, j'ai été estomaqué par la pollution et le monde qui m'ont accueilli. J'avais gardé dans mon souvenir des informations qui dataient de plus

de vingt ans. Mais au moment où j'ai su que la ville comptait près de cinq cent mille habitants, j'aurais pu me croire retourné à Paris. Je me revois, en cette fin d'après-midi de mille neuf cent quatre-vingt-dix, en train de sortir le papier que mes parents m'avaient donné, sur lequel étaient notés le nom et l'adresse d'un guide népalais qui parlait français. Je revois aussi le sourire de ma mère au moment où elle me l'a remis. Comme ils avaient dû passer du temps à préparer mon voyage, mes chers vieux parents ! « A l'hôtel des Trois Yeux, où nous avons pris une chambre pour le jour de ton arrivée, tu demanderas Rajan, il est employé par l'établissement » le souvenir de ma mère souriante, mais en larmes, est encore tout frais dans ma mémoire. « La pension est dans le quartier de Thamel, le centre touristique de la Katmandou. » Avait-elle conclu. En quittant l'aéroport, je sais que je dois prendre un taxi pour m'y rendre.

Avez-vous déjà visité les villes fortifiées comme dans les remparts de Carcassonne ou de Guérande ? Vous avez dû y observer ces ruelles étroites que surplombent les hautes maisons anciennes qui vous obligent à lever la tête pour voir le ciel.

J'ai eu l'impression d'entrer dans un bric-à-brac organisé, au milieu de ces maisons de couleur jaune, bleu ou orange, en béton, sans style et de ces boutiques qui débordent sur la

voie. La ville s'est développée grâce à une multitude de villages qui en grossissant ont formé la capitale du Népal. Mais ce qui étonne le plus, c'est de voir qu'au milieu des rues se trouvent des Stupas. Vous savez ce sont des monuments semblables à des tumulus qui abritent parfois des reliques. Ils sont imposants et rappellent en permanence aux habitants que la religion fait partie de leur vie.

Je me souviens aussi de tout ce monde, ces tire-tire à trois roues et ces vélos qui ne semblent pas suivre les lois d'un Code de la route. Et puis, au détour d'une rue, il n'est pas rare de croiser une vache vautrée sur le sol qui prend le soleil ou mange ce que les gens lui auront donné, le tout dans une volée de pigeons qui saluent ainsi votre arrivée. Le bruit est omniprésent.



En atteignant le quartier de Thamel, je constate qu'il y a plein de magasins de souvenirs qui cherchent à attirer le visiteur avec

des couleurs vives. Le sol est une espèce d'asphalte défoncé qui ne rend pas les déplacements agréables ni rapides. De toute façon, la circulation est tellement dense que personne ne penserait à rouler vite. Les rues, à peine assez larges pour laisser passer un petit camion, sont quand même à double sens et les motos, les voitures, les vélos et les piétons s'y croisent sans suivre la moindre règle. C'est surprenant pour un Occidental.

Il me semble que c'est une dame qui m'a indiqué, dans une langue indo-iranienne qui devait être du népalais et à grand renfort de gestes, la direction de mon gîte. Il faut dire que je lui avais montré le papier sur lequel se trouvait le nom de mon futur guide avec la photo de l'hôtel. C'est drôle comme les souvenirs conservent des choses qui pourraient paraître inutiles, comme le fait que cette dame édentée souriait sans cesse, même en parlant.

Je compris que je n'étais plus très loin, heureusement car je commençais à sentir le poids du voyage et le manque de sommeil. La nuit tombait doucement, j'avais hâte de trouver un lit qui accueillerait le repos réparateur avant de partir, demain, faire la connaissance de cette ville haute en couleur.

J'allais décidément de surprise en surprise, moi qui venais de la région parisienne je fus étonné de voir que l'hôtel qui m'attendait

ressemblait plus à un boui-boui qu'à un palace. Mais peu m'importait, je voulais prendre contact avec mon guide, manger un morceau et aller me coucher au plus vite. La façade était large et le bâtiment à deux étages. L'entrée était comme un petit bureau de poste, face à la porte un comptoir en vieux bois, à gauche une ouverture qui donnait sur les chambres et contre les murs, des chaises plus ou moins branlantes, servaient de décor.

Ce n'est qu'en avançant près du comptoir que je vis un homme assis sur un siège si bas qu'il se trouvait caché au visiteur. Il se leva tout sourire. C'est en anglais que je lui dis que ma chambre était réservée et que je souhaitais voir mon guide un certain « Rajan ».

« C'est moi, je suis à votre service Monsieur. » Mon accompagnateur faisait à la fois l'accueil de l'hôtel et guide pour touristes, il venait de me répondre dans un français approximatif.

Rajan était un homme de taille moyenne, très mince et souriant. Ce qui marquait dans le visage de cet homme, c'était son nez, long et proéminent. Le teint mat de sa peau ressortait sur sa chemise d'un blanc éclatant. Il parlait le français avec un accent prononcé et mélangeait volontiers parfois les mots de Voltaire avec ceux de Shakespeare. « Je vous conduirais dans la ville pendant deux jours, c'est dans votre forfait » me dit-il en souriant

et hochant la tête bien bas. Puis il se retourna pour prendre la clef qui se trouvait sur le tableau derrière lui et me la remit, toujours en souriant. Comme il devait avoir un oubli sur la traduction des chiffres, il se contenta de me désigner du doigt, le numéro de ma chambre accroché à la clef.

« C'est au premier étage » il me montra ensuite la porte à ma droite en me disant que le restaurant se trouvait par là et que je pourrais dîner dans un quart d'heure si je voulais et que ça aussi c'était compris dans le forfait.

Il n'y avait pas d'ascenseur, je gravis donc les marches d'un escalier qui avait fait son temps me laissant pensif sur ce que j'allais découvrir en entrant dans ma chambre.

La surprise fut de taille, elle était très propre et grande, très accueillante, le lit à deux places me proposait déjà de m'y réfugier, il paraissait confortable. En face se trouvait un meuble bas en bois brut sur lequel trônait un poste de télévision à tube cathodique, comme à l'époque. Ce qui me fit plaisir fut la salle de bains, vaste et vraiment très propre, moderne avec un lavabo et une grande baignoire.

Ma chambre était située à l'arrière de l'hôtel. Je devinais, au travers de la large porte-fenêtre, les montagnes de l'Himalaya hautes et escarpées qui se découpaient encore légèrement sur le ciel du soir asiatique et qui bientôt s'y confondrait avec la nuit.

Je me souviens d'être resté un moment sans savoir ce que je devais faire. Je pris un bain et descendis pour dîner.

Le restaurant était composé d'une vingtaine de tables pouvant accueillir quatre personnes chacune. Les murs étaient entièrement peints et représentaient les montagnes environnantes. Avec un peu d'imagination, je me serais presque cru en plein milieu de l'Himalaya.

Rajan parut de derrière une ouverture qui donnait sans doute sur la cuisine. Il vint vers moi le sourire toujours présent sur ses lèvres et me posa les questions d'usage sur mon voyage, ma santé et il voulut connaître mes premières impressions sur Katmandou. Je le priais de s'asseoir en face de moi. Le restaurant était vide, nous pouvions parler librement. Il me tendit une feuille de papier cartonnée sur laquelle étaient inscrits le menu du jour et les plats optionnels. La carte était en népalais sous-titré en anglais. « Vous avez le droit de prendre le menu, c'est compris dans votre forfait. » Me dit-il.

Mon forfait, je l'avais étudié, mes parents m'ayant donné la brochure adéquate précisant que la chambre était réglée pour dix jours avec un repas par jour à l'hôtel et un petit-déjeuner. Le guide quant à lui devait me permettre de faire connaissance avec la ville pendant deux jours.

Je pris le menu en espérant qu'il arriverait vite, la faim me tenaillait et l'envie de dormir se faisait sentir de plus en plus, de minute en minute.

Je ne me souviens plus de la composition du repas, mais peu importe, Rajan avait parlé pendant toute la soirée, doucement, mais sans s'arrêter sauf pour aller parfois à l'accueil faire son office.

C'est le jour de mon arrivée que j'appris que l'hôtel portait le nom de « Trois yeux » pour désigner les deux de Bouddha et le Troisième Œil.

Le troisième œil c'est celui qui représente la connaissance de soi. Il incite l'homme à regarder en lui afin de mieux se maîtriser. Ma première leçon de sagesse orientale venait de m'être donnée.

La nuit qui s'offrit à moi a été merveilleuse, pleine de rêves mêlant les impressions anciennes de mon enfance qui imaginaient l'Asie, à ceux récents, du début de mon voyage au Népal.

Il me semble m'en souvenir très bien.

Je ne le savais pas encore, mais le lendemain j'allais faire une rencontre qui bouleversera ma vie

Chapitre II

*L*e lendemain matin, je trouvais Ra-

jan derrière son comptoir. Il se leva à mon arrivée et me fit signe d'entrer dans la salle à manger.

Il me proposa du café ou du thé, puis se pencha vers moi comme s'il allait me dire un grand secret « Je suis allé chercher des croissants dans une bakery ! »

Il était fier d'avoir trouvé des viennoiseries « à la française » insista-t-il.

Après avoir englouti mon petit-déjeuner, nous décidâmes de visiter la ville. Il fallait que je voie les fameux Stûpas, les temples et Durbar Square. Je me souviens que mon guide m'avait recommandé de mettre de bonnes chaussures, car le monument est situé en haut d'une colline et qu'il fallait marcher et grimper pour l'atteindre.

En sortant de l'hôtel, je fis quelques pas sur les conseils de Rajan afin que je regarde vers l'Ouest où se trouvait une colline, celle qui portait l'objet de ma visite.

Mais contrairement à ce que je croyais, mon guide me fit faire un demi-tour afin que nous allions en direction d'un autre bâtiment. Il ne voulut pas répondre à mes questions, il

souriait toujours, me saluait souvent, mais restait avare en explications.

Nous nous trouvâmes derrière un restaurant après avoir longé une petite rue très étroite qui permettait de le contourner. Devant la porte, un jeune homme se tenait raide comme la justice, les bras croisés. De toute évidence, il nous attendait. Nous nous saluâmes et Rajan, en me le montrant du doigt, me dit qu'il s'agissait de Bishal, un de ses amis. J'en fus ravi, mais je ne comprenais toujours pas ce que je faisais ici au lieu d'arpenter la montagne en quête du temple.

Bishal ne parlait pas français, c'est donc en anglais qu'il répondit à ma question. Nous attendions sa sœur qui ne devait pas tarder. Cette dernière était guide et allait me montrer les merveilles de la ville. Rajan sourit encore plus, se baissa plusieurs fois devant moi et me dit « C'est un arrangement, je ne suis pas vraiment accompagnateur. »

La jeune fille qui arriva au moment où mon hôtelier prenait son congé était ravissante. Non elle n'était pas belle, mais avait beaucoup de charme, « du chien » comme on dit chez nous. Elle portait ses cheveux noirs noués en natte sur son dos. Ses yeux, comme la houille, étaient profonds. Elle me salua comme on fait là-bas en joignant les mains et me dit dans un français scolaire « qu'elle serait ravie de me conduire au Stûpa, mais

qu'il faudrait être indulgent, car son français n'était pas bon et qu'elle utiliserait plus facilement l'anglais si toutefois je le parlais. »

Je revois la scène ce soir, elle portait une longue robe gris clair éclairée par son sourire naturellement agréable.

Bishal prit la parole « Je vous présente ma sœur Shristi elle vous accompagnera pendant votre séjour. »

Shristi et moi nous nous dirigeâmes donc en direction du Stûpa. Je me souviens d'avoir un peu souffert pour grimper les quelque trois ou quatre cents marches qui partent du pied de la colline jusqu'au temple. Il me revient à l'esprit cette nuée de singes qui nous accompagna tout au long du parcours, ce qui a donné son nom au monument « le temple des singes ». C'est ici, autour de ce temple que les fidèles hindous et bouddhistes confondus viennent faire leurs circumambulations¹.

Celui qui n'a jamais vu cet édifice ne peut pas s'imaginer combien sa beauté est immense.

Sur fond doré et blanc, la première des choses qui m'a interpellé, ce sont les yeux, sur le mur. Ils étaient grands et jaunes entourés d'un superbe bleu cobalt. Au-dessus, un cercle planté entre eux qui représente le troisième œil. C'est de chaque côté du Stûpa qu'ils sont peints les trois yeux de Bouddha !

Et cette vue magnifique, la vallée de Katmandou... je pense que cette image restera gravée dans ma mémoire jusqu'à mon dernier jour.

J'étais comme un enfant qui découvre un monde merveilleux.

Peut-être est-ce la magie de l'endroit, mais ma guide me parut formidable, elle aussi.

Avec Shristi, nous avons passé des moments fabuleux. Elle me permit de visiter tout ce qui pouvait se voir dans Katmandou, elle me parla de tout, me fit connaître les Népalais, leur culture, leurs croyances. C'est ainsi que j'appris que le népali est une langue d'origine indienne, que son alphabet s'appelle devanagari. Elle m'enseigna les rudiments de son langage, pendant que son frère me faisait goûter le dal bhat, un plat typique au Népal composé de riz évidemment, mais aussi de lentilles (appelées « dal »). Tous deux sont cuits ensemble et servis épicés avec du curry, du citron ou des piments.

Bishal était aux petits soins pour moi, parfois il m'apportait le dal bhat avec des petits morceaux d'agneau, de porc ou de poulet, pour varier les plaisirs.

Je ne peux pas citer ce soir tout ce que j'ai vu, j'ai fait et vécu sur place, ça serait bien trop long. Mais quoi qu'il en soit, au lieu de rester dix jours, je fus tant absorbé par la vie au Népal, j'étais tellement bien entouré que

le charme m'y retint plus longtemps. Beaucoup plus longtemps.

Là-bas, j'ai connu le père de Shristi qui était devenue mon amie.

Je me souviens maintenant la première fois qu'elle me présenta à son aïeul.

Il s'appelait Akar, ce qui signifie « cristal blanc » et vivait en ermite, dans une retraite volontaire éloignée de la ville de Katmandou. Il avait choisi de s'isoler des hommes pour méditer. Alors Akar avait acheté une maison de bois au pied de l'Himalaya, à environ trente kilomètres de la capitale du Népal.

Dans ma mémoire, je revois cette bicoque toute petite composée d'une seule pièce dans laquelle il y avait une paillasse, une fenêtre et le comble du luxe, une cheminée rudimentaire.

Je me souviens. Ce jour-là, c'était un mercredi, il faisait beau.

Shristi ne frappa, elle me regarda en mettant un doigt devant sa bouche, pour me faire signe de ne pas faire de bruit, il ne fallait pas troubler la quiétude du vieil ermite.

En ouvrant lentement la porte, je le distinguai au milieu de la pénombre, assis en tailleur au centre de la pièce. J'étais émerveillé par la position du lotus qu'il tenait à la perfection. Jamais je n'aurais pu croire qu'un homme de plus de quatre-vingts ans ait pu se rester si droit si longtemps et sans bouger.

Akar était en pleine méditation, vêtu d'un simple pagne il ne semblait pas souffrir du froid. C'était aussi la première fois que je voyais quelqu'un qui communiait avec lui-même.

Nous nous assîmes par terre, devant le vieil ermite et nous dûmes attendre une éternité qu'il revienne à la réalité pour s'apercevoir de notre présence.

Je venais de prendre ma première leçon de méditation. La patience et le silence sont réconfortants, ils demandent d'oublier la vie agitée de la ville et de se mettre en connexion avec notre propre réalité intérieure pour pouvoir supporter de rester plus d'une heure sans bouger.

Le fait que je fis preuve de tant de persévérance parut impressionner Shristi, elle ne m'en parla jamais, mais je crois que ce jour-là elle eut de la fierté de ne pas s'être trompée à mon sujet.

Je n'étais encore qu'un enfant qui apprenait une autre vie, sereine et pure. Mes premiers pas venaient d'être faits, il ne me fallait plus qu'à connaître le reste...

La petite maison de bois était située près du village de Chautara. Je ne sais pas combien d'allers-retours j'ai faits depuis Katmandou, mais j'y ai appris tant de choses que ma vie fut changée, ma vision du monde et des gens fut complètement modifiée. Akar était un sage. Il m'enseigna comment je pouvais faire

pour me connaître, comment la méditation était un juste retour sur moi-même, une façon de me retrouver, seul protégé du monde extérieur, pour découvrir la quiétude que nous avons tous en nous et qui attend que nous la trouvions.

Akar m'apprit que la connaissance de soi aidait à mieux comprendre les autres. La paix et le bonheur que je laissais grandir tous les jours un peu plus, se révélaient à mon entourage par mon comportement. Ceux qui me côtoyaient en profitaient alors aussi.

Il m'enseigna que mes cauchemars et mes hantises étaient en fait des démons que je pouvais combattre grâce à cette meilleure conscience de moi et cette immense paix grandissante. En me connaissant davantage, je connaissais mieux mes souffrances, mes peurs, mes démons et je pouvais donc mieux les combattre pour les faire disparaître.

Quels secrets fantastiques il m'a révélés là ce cher Akar. Aujourd'hui, je le remercie encore tous les jours.

Je sais que quand j'aurai cessé d'écrire, j'irai me plonger au plus profond de mon âme afin de retrouver la paix, suite à l'annonce que Vladislav m'a faite ce soir et qui m'a tant perturbé.

Au fil du temps Shristi et moi nous avons fini par mieux nous connaître, j'ai appris à parler

un peu le népalais, à vivre comme eux, à les comprendre.

Elle fit des progrès en français et apprivoisa mon envie de l'aimer à l'occidentale. Elle me prouva son amour tout naturellement, doucement sans se brusquer. Elle savait que la connaissance de l'autre était la condition essentielle pour vivre à deux.

L'apprentissage fut long, mais agréable. Il aboutit à notre mariage trois ans après mon arrivée sur le sol népalais.

Notre fils naquit près d'un an plus tard. Shristi lui offrit le prénom de Chime et moi de Louis. Ce qui donna cet élégant prénom de Chime-Louis. Tout le monde était content. Akar put voir son seul descendant avant de quitter notre Terre. Son fils Bishal n'avait eu que des filles, trois plus exactement.

Shristi et moi, nous avons passé des années formidables. Comme nous avons pris le temps de bien nous connaître, nous ne pouvions pas nous quereller. Nous vivions sur la même planète, dans un parfait accord fait d'amour et de compréhension mutuelle.

Pour gagner ma vie, Bishal m'avait engagé avec lui comme assistant dans la gestion de son restaurant. Je pus aussi lui apporter une petite touche de cuisine française dans ses plats et personne ne s'en plaignait.

Je lève un instant ma plume pour revivre ces moments délicieux dans ma mémoire. Si tout le monde pouvait avoir de tels instants dans leur vie, tout serait plus simple.

Mon seul regret, qui avait entaché quand même mon séjour au Népal, fut que je ne revis jamais mes parents, eux qui étaient à l'origine de mon bonheur.

Un jour, Shristi décida de partir avec Chime-Louis rendre visite à la sœur de son père qui vivait dans la montagne himalayenne. Ils avaient deux heures de route à parcourir c'est pourquoi elle avait attendu les beaux jours. Notre fils venant de fêter son premier anniversaire, il était grand temps qu'il fut présenté à sa grand-tante et à ses cousins des montagnes.

Ils partirent le matin vers sept heures et devaient revenir le lendemain en fin d'après-midi.

Comme les touristes étaient nombreux en cette saison et que j'avais déjà été présenté à la tante Aayusha, je les avais laissés partir tous les deux accompagnés d'un ami de Bishal.

Le soir, je n'avais pas eu de nouvelles, ce qui m'avait inquiété. Comme je savais que la vie n'est pas forcément conforme à mes attentes, j'ai patienté jusqu'au moment où Bishal vint pour me dire que je ne les reverrai plus.

La route étroite et sinueuse qu'ils devaient emprunter s'était effondrée sur leur passage, les précipitant dans le vide.

Moi qui étais athée, je compris une fois de plus que s'il y avait eu un Être Suprême, il n'aurait jamais laissé faire ça. Il n'y avait aucune raison pour que les choses fussent ainsi.

Seule la dangerosité de la route était responsable, et les hommes qui n'avaient pas su maîtriser le risque.

Je fus profondément affecté par cette nouvelle qui me permit de me remettre en question. Pour supporter cette atroce douleur, les enseignements d'Akar me furent d'un grand secours. Je fondis en larmes, je fis comme il me l'avait dit un jour, « me débarrasser de toutes ces larmes qui troublaient ma vue, elles m'empêchaient de voir les choses sereinement. » Alors je me mis en pleurs, abondamment, ce qui me fit du bien. Ensuite, je me rendis compte qu'en effet mon jugement me paraissait plus juste, plus calme. Je respirai un bon coup et je commençai à méditer, longtemps. Le vide fut fait, le retour sur moi me permit de retrouver mon équilibre. J'avais pu ainsi prendre du recul sur les événements. Je pus donc plus facilement les aborder et mieux les supporter.

Ce n'est que dix ans plus tard que je décidai de rentrer en France. Je ne sais pas pourquoi

j'avais attendu si longtemps, mais il fallait que je retrouve mes racines, que ma vie devait se terminer où elle avait commencé. Alors, bien que j'étais conscient que plus personne ne m'y attendait, je pris l'avion pour Paris et j'ouvris le magasin de loisirs que je dirige avec bonheur aujourd'hui.

1 La circumambulation consiste à tourner autour ou à l'intérieur d'un symbole comme chemin de prières.